

Olivier Assouly

LES NOURRITURES DIVINES

essai sur les interdits alimentaires



Extrait de la publication

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Les crises alimentaires de ces dernières années sont brusquement venues interroger le geste de se nourrir, qui, chez nombre de nos contemporains, revêt une dimension exclusivement profane. Privilégier la valeur sanitaire des aliments, c'est en limiter la portée symbolique en négligeant que chaque religion s'est employée, à travers ses textes sacrés, à définir une manière "morale" de manger, c'est-à-dire d'ingérer des fragments du monde.

Les prohibitions alimentaires concernent de nos jours presque deux milliards de chrétiens, plus d'un milliard de musulmans, huit cents millions d'hindous et près de quatorze millions de juifs. Il convenait donc d'interroger la rémanence, dans le geste de se nourrir, du poids séculaire de l'héritage religieux pour mettre en lumière le sens des interdits alimentaires et relativiser les interprétations hygiénistes qui tendent à appauvrir la signification profonde d'une des fonctions fondamentales de la vie.

OLIVIER ASSOULY

Né en 1967, Olivier Assouly enseigne la philosophie. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages consacrés aux nourritures et aux enjeux philosophiques du goût : Les Nourritures nostalgiques (Actes Sud, 2004), Le Capitalisme esthétique (Le Cerf, 2008) et L'Organisation criminelle de la faim (Actes Sud, 2013).

DU MÊME AUTEUR

Les Nourritures divines. Essai sur les interdits alimentaires,
Actes Sud, 2002.

Les Nourritures nostalgiques. Essai sur le mythe du terroir,
Actes Sud, 2004.

Goûts à vendre. Essais sur la captation esthétique
(direction d'ouvrage), IFM/Regard, 2007.

Le Capitalisme esthétique. Essai sur l'industrialisation du goût,
éditions du Cerf, 2008.

L'Organisation criminelle de la faim, Actes Sud, 2013.

Illustration de couverture : © Ronald Curchod

© ACTES SUD, 2002
ISBN 978-2-330-02815-2

OLIVIER ASSOULY

LES
NOURRITURES
DIVINES

ESSAI SUR LES INTERDITS ALIMENTAIRES

ACTES SUD

Extrait de la publication

Le monde religieux n'est que le reflet du monde réel.

MARX, *Le Capital* (livre I).

SOMMAIRE

INTRODUCTION	11
I. INTERDIRE ET PRESCRIRE.....	21
1. Les commandements alimentaires de l’Ancien Testament	23
2. Christianisme et abrogation des interdits alimentaires	46
3. Les prescriptions du Coran.....	67
4. Les nourritures sacrées en Inde	85
5. La rétribution alimentaire.....	111
II. INTERPRÉTER LES LOIS ALIMENTAIRES.....	127
1. La sécurité alimentaire	129
2. L’économie des prohibitions	151
3. Une critique de la cruauté.....	163
4. La condamnation des voluptés charnelles.....	188
5. Les désordres de la matière	211
6. L’agencement des nourritures	230
III. RELATIVISME ET CONTRADICTIONS DES RÈGLES	245
1. Une archéologie des prohibitions.....	247
2. La faim de soi	271
3. Crise du jeûne et essor de la santé.....	291

IV. LE SENS DES LOIS ALIMENTAIRES	309
1. L'absurdité des commandements	311
2. Les nourritures divines	329
 BIBLIOGRAPHIE.....	 341

INTRODUCTION

Les crises sanitaires et les scandales alimentaires à répétition ont ébranlé nos certitudes, ravivant des peurs que l'on croyait disparues, à jamais enfouies dans un passé archaïque, révolu, que les progrès de l'industrialisation avaient permis de dépasser. Au-delà de l'emploi systématique du terme de crise, indiquant un désordre uniquement passager, des signes évidents d'un divorce entre l'homme et ce qu'il mange se sont fait jour en dépit de toutes les garanties sanitaires, de la prolifération des labels de qualité et du crédit dont continuent de jouir les marques.

Le consommateur n'a plus vraiment foi en ce qu'il mange. Or, personne ne peut se nourrir sans croire presque religieusement aux vertus ou tout au moins à l'innocuité de ce qu'il ingurgite. De ce point de vue, le renforcement de la sécurité alimentaire est symptomatique d'une crise de confiance, d'une espérance relative et non pas ferme dans la nature vertueuse de nos aliments. Personne ne sait avec certitude ce qu'il mange. Les produits transformés, conditionnés, masquent la somme des étapes indispensables à leur production. Ce qui les rend troubles, nébuleux, opaques et donc inquiétants. Comme l'élaboration du produit échappe à notre clairvoyance, une question si banale à première vue resurgit avec insistance : que mangeons-nous ?

Reconnaître ce qu'on mange, c'est être à même d'en déchiffrer la plupart des propriétés : la toxicité et l'innocuité, les bienfaits et les méfaits, les vertus et les vices, la pureté et l'impureté, le sacré et le profane. Selon les époques et les cultures, un système de valeurs et de significations pourrait être établi pour chaque catégorie d'aliments. Par exemple, la viande de porc, déclinée sous de nombreuses formes, largement représentée dans les préparations culinaires françaises, consommée par une quantité considérable de nations dont en particulier la Chine, fait l'objet d'une interdiction à la consommation catégorique dans le judaïsme et l'islam en raison de l'impureté que lui prêtent les textes sacrés. Pour des raisons d'un autre ordre, liées aux exigences du raffinement culinaire et à la réputation grossière, grasse et peu goûteuse, voire populaire, de sa chair, le porc est quasiment absent des plus grands restaurants gastronomiques consacrés chaque année par le guide Michelin. Les matières alimentaires ne sont pas uniquement bonnes à être mangées, elles sont avant tout bonnes à être observées et scrutées, épluchées et décortiquées.

L'identité de ce que nous ingérons a pour corollaire notre propre identité. Cette dernière ne se consolide pas à partir de soi, mais à partir de cet autre que soi, ce corps initialement étranger, radicalement autre : la matière végétale ou animale ultérieurement transformée en aliments. Quelle spécificité identitaire reconnaître au judaïsme si l'on excepte ses interdits alimentaires ? L'aliment a une valeur spéculative, c'est un miroir dans lequel nous nous réfléchissons. Définition gênante, difficile à assumer, car au lieu de consolider notre identité sur la base de représentations spirituelles, sous une forme éthérée, noble, débarrassée

des contingences matérielles, elle se trouve parasitée, recluse à l'intérieur d'une gangue charnelle, avec ses connotations bassement animales. Si c'est à tort qu'on attribue à l'alimentation une finalité exclusivement physiologique, il est hors de question cependant de négliger sa matérialité dont il faut souligner qu'elle s'agrège intimement à l'homme. Or, c'est précisément cette incorporation qui pose problème : difficile d'être soi en dehors de soi. Comment fonder notre identité sur ce corps étranger qui se décline sous des formes quasiment infinies ?

Le geste alimentaire est équivoque. Il est à la fois signe de vie et de mort, de remède et d'empoisonnement, de goût et de dégoût, de plaisir et d'aversion, de besoin et de jouissance, de tradition et de nouveauté, de sociabilité et de convivialité, de foi et de profanation, de pardon et de protestation. On ne peut se nourrir sans aussitôt outrepasser les limites ordinaires – qu'il faudrait appeler biologiques ou vitales – d'un comportement alimentaire dont la répétition quotidienne édulcore les aspects les plus profonds. Les nourritures ont toujours plus qu'une valeur alimentaire. Dans l'histoire des religions ou celle de la morale – qu'il nous suffise d'évoquer de loin le christianisme –, ce déclasserment des nourritures, opposées aux valeurs nobles de l'esprit, n'a pu avoir lieu que parce qu'une valeur infiniment plus élevée avait été simultanément reconnue à ces mêmes nourritures. La constitution et la cohésion de l'Eglise, c'est-à-dire son identité, ne se sont-elles pas jouées autour d'une table, pour le Christ et ses apôtres, lors de la Cène ?

Une nourriture n'est pas bonne à être mangée uniquement parce qu'elle est comestible. Ce fait montre à lui seul que notre relation à l'alimentation échappe

à la pure rationalisation. Si la rationalité primait, la division entre le comestible et le toxique suffirait à commander l'ensemble des comportements alimentaires. Or, au sein de toutes les cultures, les animaux destinés à la consommation existent en nombre limité et variable. En dehors de tout frémissement religieux, tout en profitant d'espèces animales supplémentaires, le laïc ne se repaît pas pour autant sans limites. En l'absence de toutes restrictions, cédant à l'excès et à la démesure, ne risque-t-on pas de sombrer dans une forme de chaos moral ?

Les nourritures ne sont jamais spontanément données, il faut les façonner avant de les intégrer à la diversité des préparations culinaires. A la différence d'une partie de l'Asie, pour les Occidentaux, bien que la viande de chien soit parfaitement comestible, elle ne peut être rangée sous l'appellation de nourriture. Il faut être capable de raffiner des substances animales, c'est-à-dire transmuter l'animal en viande et se convaincre du caractère salubre, dans tous les sens du terme, de son ingurgitation, pour produire de la *plus-value* alimentaire. Nul doute que dans le passé le plus reculé, avec des moyens rudimentaires, ce processus était déjà à l'œuvre ; nul doute que l'industrialisation de l'alimentation a porté ce mouvement jusqu'à son comble et nul doute non plus que les religions ont su également conduire un projet comparable, avec d'autant plus de détermination qu'elles ont pris soin d'introduire de la morale en défiant les aspirations du goût et du plaisir.

A travers les ouvrages sacrés, chaque religion a élaboré ses propres tabous alimentaires. Dans l'Ancien Testament, à cause de leur impureté, l'ensemble des mammifères dépourvus de sabots fendus et ne ruminant pas est défendu aux juifs. La tradition juive rejette

également les crustacés, les fruits de mer ou encore le fait de prendre au cours d'un même repas des matières lactées avec de la viande. De son côté, le Coran défend entre autres la consommation de porc et de cheval. Si les Evangiles mettent un terme aux usages rituels de l'Ancien Testament, au fil des décennies, l'Eglise impose la pratique de jeûnes, le carême, et multiplie les occasions de recourir aux abstinences, notamment à l'intérieur des monastères où les austérités liées aux nourritures sont omniprésentes. Au sein des courants orientaux, les Veda, c'est-à-dire les Ecritures sacrées du brahmanisme, comportent de nombreuses réserves sur le fait de manger des bovins. Toutefois, ce n'est que plus tardivement, dans un code religieux intitulé *Lois de Manu*, que la vache sera élevée au rang d'animal sacré et sa consommation strictement interdite à la caste des brahmanes, comme d'ailleurs la plupart des autres animaux. En Inde, le jaïnisme, courant dissident, opposé à la domination religieuse brahmanique et partisan de l'application du principe de non-violence (*ahimsa*), connaît un nombre considérable de restrictions. Au-delà de la proscription de toute chair animale, des règles draconiennes de pureté rituelle concernent les ingrédients, le cuisinier, la cuisine, les ustensiles de cuisine, l'hygiène, les commensaux, le lieu et l'opportunité du repas, l'usage de l'eau, la vaisselle, etc. Certaines formes d'ascèse peuvent conduire le religieux à se laisser mourir d'inanition. Le Bouddha de son côté écarte la consommation de chair humaine, ainsi que celle des éléphants, des chevaux, des lions, des panthères, des ours, des chiens, des hyènes et des serpents, mais pas celle du bétail.

Ces prohibitions ont une portée qui dépasse largement la seule contribution historique, puisqu'elles

concernent plus d'un milliard de chrétiens en majorité catholiques, près d'un milliard de musulmans répartis sur cinq continents, huit cents millions d'hindous et dix-sept millions de juifs dont quatre millions en Israël. Sans pour autant souscrire aux dogmes religieux correspondants, que ce soit autour du corps, de la santé, de la morale, du choix des aliments ou sur d'autres thèmes, les pratiques alimentaires sacrées soulèvent des questions dont la portée concerne l'ensemble des mangeurs. A supposer que nos contemporains ne puissent trouver au sein de cet héritage religieux aucun des éclaircissements qu'ils attendent, il ne servirait alors guère à autre chose qu'à exciter la curiosité intellectuelle. En dépit de divergences indiscutables entre les différentes approches, laïque et religieuse, économique et morale, la logique de l'industrialisation alimentaire ne partage-t-elle pas avec ces législations sacrées des motivations communes ?

Par le truchement d'une histoire religieuse dont tout mangeur – qu'il le veuille ou non – est l'héritier, des craintes et des désirs, des attentes et des espérances, des représentations et des convictions se sont progressivement tissés. Grâce à ce long et sinueux cheminement, nos aliments échappent à l'insignifiance. L'acte de se nourrir s'accomplit certes au présent, mais son sens se conjugue au passé. C'est à cette condition que notre futur alimentaire pourra être envisagé sous un autre jour, en fonction de ce qu'il perpétue et des ruptures décisives qu'il laisse augurer. Nos angoisses alimentaires sont souvent le symptôme d'un savoir défectueux, oublieux de ses origines, de ses parentés et en général de sa propre histoire. L'attraction qu'exercent les concepts de pureté et d'impureté affecte des catégories alimentaires sans valeur

religieuse immédiate. Dans la presse ou sur les écrans de télévision, des campagnes publicitaires pour des produits laitiers ou des eaux minérales n'ignorent pas les ressorts religieux quand elles jouent sur l'immaculée blancheur lactée et la puissance régénératrice et purificatrice de l'eau.

Il faut pourtant se garder de sombrer dans ce genre d'obscurantisme en vertu duquel tous les produits industrialisés seraient les signes tragiques d'un déclin au regard d'une pureté alimentaire naturelle ou religieuse perdue. La pureté naturelle n'existe pas davantage que l'impureté industrielle. Il n'est nullement question ici de faire l'éloge d'un passé alimentaire sain et intègre. Ce passé-là est une invention récente, une fiction populaire et médiatique, que d'indiscutables dérives et abus ont indirectement consolidée. Signalé par l'invasion croissante des "produits du terroir", le renouveau de la nature et de la tradition dispense aujourd'hui un florilège d'évocations nostalgiques et d'images délicieuses. Au lieu de se laisser abuser par le mythe contemporain d'une alimentation naturelle, immaculée et auréolée de toutes les vertus imaginables, les religions ne s'en écartent-elles pas d'emblée en préférant la loi et le rite à la nature, la raison à l'instinct, l'abattage rituel à la mort naturelle? La nécessité de jeûner, de connaître des abstinences, de ranger les espèces suivant des critères déterminés pour n'en conserver sur la table qu'une faible quantité indique que la simple possibilité de se nourrir naturellement ne va jamais de soi. Que s'imagine le fidèle en absorbant des nourritures que la Providence lui accorde? A défaut de réduire les risques sanitaires, ne paraît-il pas en mesure de remédier à ses propres craintes alimentaires?

Au quotidien, l'observance des décrets alimentaires n'occasionne pas de difficultés insurmontables. Le Lévitique et le Coran recensent toutes les espèces animales permises avec les moyens licites de les acquérir et de les abattre. Mais aucun de ces éléments ne justifie rationnellement les interdictions. En règle générale, un animal est décrété impur et impropre à la consommation sans éclaircissement supplémentaire. Pour quelles raisons les juifs proscrivent-ils la consommation des fruits de mer ? Comment l'hindouisme justifie-t-il son rejet de la viande bovine ? Tout défaut d'explication pourrait donner à penser que les lois alimentaires sont littéralement injustifiées, c'est-à-dire arbitraires et injustes, procédant d'une autorité religieuse discrétionnaire et tyrannique.

Au-delà d'elles-mêmes, les nourritures ont toujours vocation à produire un foisonnement de sens, d'intentions, de présupposés et de valeurs : jouir, guérir, intégrer, incorporer, punir, s'abandonner à la mort, sanctifier, réunir, fêter, communier, célébrer, aimer, etc. C'est parce que le sens de l'alimentation est divers, presque inépuisable, ses facettes multiples, que l'apport des religions n'est ni accessoire ni seulement digne de figurer au milieu d'autres vestiges que la modernité aurait dépassés puis déclassés. L'innocuité de nos aliments ne referme pas la question du sens des nourritures, elle l'ouvre au contraire sur des perspectives inédites : pour quelle raison un aliment parfaitement comestible n'est-il pas pour autant – moralement – bon à être mangé ?

Une telle interrogation concerne tous les mangeurs, les religieux, les laïcs comme les athées les plus intransigeants, et pourtant seuls les premiers ont eu l'audace d'y répondre au prix de contradictions parfois

insolubles. Ne serait-ce qu'à propos du vin, figurant à la fois un don florissant de Dieu et une source de soûlerie et de dépravations, les réglementations se heurtent continuellement à un genre de dilemmes qui pourrait miner les fondations religieuses. D'un côté, signes de la présence du sacré, d'une possible valeur morale de nos aliments, et, de l'autre, évocations d'un repas hors du commun, jouissif et délicieux, et en ce sens profanes, les nourritures divines traduisent toute l'ambiguïté, la tension et la complexité de notre héritage alimentaire.

